

propos recueillis par Jacqueline Remy

Sociologue, auteur de L'invention de soi (Armand Colin)

Vous suggérez qu'aujourd'hui chacun est libre de se bricoler une identité à soi. Sommes-nous si indépendants des déterminismes familiaux et sociaux?

Pas à 100%, bien sûr. Il existe un vieux débat, dans toutes les sciences humaines, entre les tenants du déterminisme (Pierre Bourdieu et compagnie) et ceux de la liberté de l'acteur (Alain Touraine et d'autres). On sait bien que la vérité est entre les deux. Les individus sont définis par leur contexte, tout en ayant une liberté. Mais je dis qu'il y a une rupture historique, même si l'Histoire est très lente. Nous sommes entrés dans une nouvelle époque, que nous ne comprenons pas: on a encore le langage de l'ancienne. La société avance par auto-régulation, de crise en crise, à l'aveugle, sans savoir où elle va.

Autrefois, les individus ne se posaient pas de questions sur leur identité...

Dans la société traditionnelle, c'est à peine si la notion d'identité a un sens. Chaque individu est dans une place sociale qui le définit. C'est une société du destin: le chemin est écrit, il n'y a qu'à suivre. Le maréchal-ferrant sait quel comportement il doit adopter, quel type de partenaire conjugal il doit choisir, à quelle morale collective il doit obéir. Et l'on n'est pas responsable de tout. Avec la première modernité, les Lumières et la naissance de l'Etat, les artistes et les intellectuels veulent échapper au destin et écrire leur vie. Mais la plupart des Français sont encore inscrits dans la tradition. La vraie grande rupture aura lieu au cours des années 1960. On assiste alors à l'émergence du sujet, glorieuse, libératrice, considérée alors comme positive. Dans un premier temps, nous mangeons notre pain blanc. Maintenant, il faut se rendre à l'évidence: être sujet, c'est extraordinaire, mais c'est compliqué.

En quoi est-ce si exaltant, et si angoissant?

C'est la démocratie qui s'inscrit dans la vie quotidienne: chacun choisit sa vérité, sa morale, son avenir, ses liens sociaux. Tous les aspects de la vie quotidienne, les uns après les autres, sont passés dans le domaine du questionnement personnel. Prenons un exemple. Comment élever l'enfant? Il y a un siècle, on se transmettait le savoir-faire de mère en fille, avec l'aide des voisines. Aujourd'hui, la jeune future mère, sur fond d'angoisse, ne demande rien à sa maman, mais elle va lire plein de bouquins et de magazines et se poser mille questions sur la pédagogie. Prenons un autre exemple: l'alimentation. Il y a dix ans, on mangeait ce qu'il y avait dans notre assiette. Aujourd'hui, OGM, obésité, santé, régime, tout est soumis à des interrogations multiples. Or cette autonomisation du sujet est invivable: l'individu explose s'il s'expose à un questionnement sur tout. Il faut une autre logique, contraire, qui fixe l'individu sur des certitudes.

C'est normalement le rôle des institutions...

Qui ne jouent pas leur rôle, car l'individu est devenu le centre. On dit souvent qu'il y a une crise des valeurs et des idéologies. Les individus ne réfutent pas les institutions. Non, elles sont mises en flottement parce que chacun décide pour soi. Souvent, au cours de mes enquêtes sur tel ou tel sujet, je pose la question: «C'est bien ou c'est mal?» On me répond immuablement: «Chacun fait ce qu'il veut.» Certes, si j'écoute mieux, j'entends: «Chacun fait ce qu'il veut, mais...» Certes, il y a des normes secrètes, on vit en société. Chacun fait ce qu'il veut, mais... «Elle a 40 ans, elle n'a

propos recueillis par Jacqueline Remy

Sociologue, auteur de L'invention de soi (Armand Colin)

pas d'enfant, pourquoi?» Mais bon, «chacun fait ce qu'il veut». Dans la limite des grands interdits, la société ne dicte plus le bien ni le mal. Et plus l'individu décide pour lui-même, plus le poids des institutions devient marginal. C'est le prix à payer pour la liberté.

Comment devient-on soi, aujourd'hui?

Pas en s'accrochant à l'idée qu'on a une identité faite d'une addition de savoirs sur soi: les racines, les gènes, le terroir, bref tous les critères objectifs qui constituent l'individu. Il ne faut pas croire que l'identité est donnée, qu'on peut la découvrir. L'identité, ça se construit: on se fabrique une idée de soi et c'est un processus nouveau dans l'Histoire. Désormais, nous sommes condamnés à trouver le sens de notre vie. Face à la multiplicité des chemins possibles, il nous faut fermer le jeu: choisir.

A quoi s'arrime-t-on, si ce n'est aux valeurs collectives?

Il y a plein de portes dans cette petite fabrique de soi. Paul Ricœur a développé l'idée qu'il y avait une identité narrative: on vit dans le récit de sa propre vie. On fait quelque chose et, en même temps, on se représente soi-même dans le film de sa propre action, ou alors on prévoit un petit scénario pour le futur.

On se raconte des histoires. Est-ce qu'on n'est pas dans le mensonge, dans l'illusion?

Oui, sinon on tombe en panne! Cela combat toute la conception dominante de l'économie aujourd'hui et de l'individu rationnel et clairvoyant. Face à toutes les options qui s'ouvrent, on peut s'effondrer: c'est trop lourd. Ou bien on arrondit la vérité, on se construit une croyance: on croit à son histoire. Si c'est une histoire totalement fabuleuse, qui n'a rien à voir avec le réel, on n'ira pas loin. Il faut un peu de cohérence. Quand on les rencontre pour des enquêtes sociologiques, les gens ont un bonheur d'expression, au sens propre: ils sont contents de raconter leur belle histoire, leur système de valeurs bien rond. Mais, dans la réalité, c'est beaucoup plus haché. On vit des bouts d'histoire. Et l'important, c'est de tisser un lien.

Voulez-vous dire qu'on passe son temps à se démentir?

On passe son temps à faire des choix. On vit dans le présent. Par exemple, on repasse. La décision du repassage se prend généralement au vu de la hauteur de la pile de linge. Un petit agacement déclenche l'action. Puis une réflexion: qui suis-je? On se met en scène avec des images nourries d'une éthique et d'émotions. Premier scénario: je suis quelqu'un d'organisé, de travailleur, je ne me laisse pas déborder par les choses, sinon c'est le bazar, donc je me fais violence, il faut que je repasse. Second scénario: il faut bien vivre l'instant présent, je peux remettre ça à plus tard, méfions-nous de cette crispation conformiste, soyons hédoniste. J'ai pris un micro-exemple de la vie quotidienne. Mais j'aurais pu prendre l'exemple du choix amoureux. Le choix conjugal, en particulier, fait basculer l'identité. Il va falloir s'associer à quelqu'un et devenir autre dans ce lien. C'est pourquoi c'est si dur aujourd'hui, la rencontre.

C'est risqué?

propos recueillis par Jacqueline Remy

Sociologue, auteur de L'invention de soi (Armand Colin)

On se construit soi-même et ce n'est pas facile, c'est même usant. Donc on se protège. L'illusion d'aujourd'hui, c'est qu'on pourrait rester soi, intact, et rajouter l'autre. Sur le Web, les listes de critères avancés par les internautes en quête de partenaires se résument à cela: je cherche telle personne, moi je ne veux pas changer. Or il ne peut pas y avoir d'union en couple sans mise à mort du vieux soi. On rêve d'amour et de passion, mais on a du mal à y aller à fond. Une fois le partenaire adopté, on se lâche. On ne défend plus son image. Il n'y a plus à se battre. Ce besoin de récupération de soi s'illustre bien par la vogue des spas: on s'est perdu, on se retrouve.

On régresse, plutôt!

Ce qui est paradoxal, c'est qu'on se retrouve dans du vide. Comme à la plage, sur le sable. Chacun doit chercher ses bulles de réconfort dans sa vie quotidienne. Car le stress ne vient pas de l'extérieur - hiérarchie au travail ou bruit des voitures - mais du fait qu'on est sujet, en compétition et en questionnement systématique. La première valeur qu'on apprend aux enfants, c'est l'autonomie. Pourtant, à l'âge adulte, tout le monde se demande: «Comment faut-il faire?» C'est la demande n° 1 adressée aux médias: «Comment les autres font-ils?» Ensuite on bricole, on prend un petit écart par rapport à la moyenne, mais pas trop... On n'est qu'au début du stress: il ne s'agit pas d'une bavure de l'époque, c'est le cœur de la modernité.

Cela va empirer? On aura le choix, jusqu'au vertige?

Il y aura la tentation de se raccrocher à des identités illusoires, on le voit déjà. Je comprends le combat des nés sous X. Mais l'illusion, c'est de croire qu'ils ont besoin de connaître leurs origines pour savoir qui ils sont: il y a parfois de grosses déceptions. Face à la fragilisation du soi, il y a surtout une contre-révolution identitaire qui n'en est qu'à ses débuts et qu'il faut surveiller de près. Malgré les cartes inégales dont chacun dispose, la construction individuelle peut être ludique et libératrice. En Europe, cette découverte de l'autonomie a été accompagnée par des croyances religieuses et des identités collectives. Mais ce processus identitaire se généralise à l'ensemble de la planète, alors que certains sortent à peine de sociétés traditionnelles. Les terroristes islamistes ne sont pas tous des ultrareligieux. Ce sont des jeunes gens qui ont voyagé, mené des vies dissolues, et qui ont fini par exploser, faute de savoir qui ils étaient. On voit un peu la même chose dans les banlieues où des jeunes gens un brin déstructurés retrouvent une coquille qui leur donne un cadre et une estime de soi dans le jihad, réponse magique à leur quête de sens.

Il faut surveiller le rapport des individus à l'identité collective. Il vaut mieux avoir plusieurs appartenances. Sinon, on risque de plonger. C'est le principe de la secte. Même des fans de foot sont capables de vivre la défaite de leur équipe comme un échec personnel. C'est facile de se dissoudre dans le collectif. Devenir soi exige de la créativité.